

noble peuple est si sensible aux bonnes intentions de ceux qui le gouvernent, qu'il ne croyait pas avoir suffisamment prouvé, dans la soirée du vendredi 17, son dévouement et sa gratitude envers le magnanime souverain que Dieu veut de placer à sa tête. Tout ce que je vous ai écrit n'est rien en comparaison de ce qui s'est passé depuis. Il faut avoir été témoin de ce grand et sublime spectacle pour s'en faire une juste idée. Je vais reprendre mon récit au point où je fermais ma lettre du 18.

L' Ave Maria était sonné, toutes les fenêtres se couronnaient de guirlandes de feu, lorsque douze à quinze cent jeunes gens, appartenant à toutes les classes de la société, se dispersèrent, portant des drapeaux, des torches allumées, dans toutes les rues de la ville. Les cris de : Vive Pie IX ! étaient accueillis et répétés de toutes parts. Les mouchoirs s'agitaient à tous les balcons, l'enthousiasme, si grand la veille, semblait avoir doublé ; en quelques instans, toute la ville prit le chemin du Quirinal et sur la place, trop petite pour contenir une si nombreuse population. Les drapeaux se rangèrent en cercle sous le grand balcon, que la lueur des torches répandue sur la place éclairait parfaitement. Un orchestre improvisé répétait des fanfares qui servaient d'accompagnement à ces cris répétés de : Viva Pio nono ! répétés. Le Saint-Père parut vers onze heures du soir, et donna du grand balcon la bénédiction à ce peuple fidèle. Qui pourrait peindre la grandeur, la beauté de ce spectacle ? Il faut en avoir été témoin pour s'en faire une idée.

Mais une autre scène plus touchante et plus belle encore était réservée pour le lendemain. On savait que le Saint-Père devait se rendre hier matin, vers 9 heures, à l'église de la Mission, au Monte-Citorio, à l'occasion de la fête de saint Vincent-de-Paul. Quand sa voiture arriva dans le Corso, cette rue se trouva tout à coup jonchée de fleurs. De tous les balcons on lui jetait des couronnes, et près de la place Saint-Marcel, une main heureuse jeta sur son équipage une magnifique couronne qui resta suspendue sur l'impérial, au-dessus de la tête du Très-Saint-Père, aux grands applaudissements de toute la foule.

Après avoir entendu la messe. Sa Sainteté retournait à son palais ; mais au moment où elle arrivait sur la place de la Coste, une foule de jeunes gens appartenant à toutes les classes de la société s'empara de sa voiture, détela les chevaux malgré les dragons, et traîna en triomphe le Souverain Pontife jusqu'à son palais. On nous a parlé des triomphes des empereurs romains, mais jamais triomphateur montant au Capitole n'a reçu un pareil hommage. Le Saint-Père était si ému qu'il pleurait dans sa voiture ; son humilité eût voulu éviter un tel triomphe, et l'ordre était donné aux dragons de s'y opposer ; mais ceux-ci n'avaient pas été assez forts pour résister à l'enthousiasme du peuple, et force fut à Sa Sainteté de subir l'ovation la plus touchante et la plus délicate, la plus gracieuse qu'on puisse imaginer. Arrivé dans son palais, le Pape monta au grand balcon, d'où il donna encore la bénédiction pontificale.

Mais les Romains s'étaient réservé une démonstration plus magnifique encore. Leur enthousiasme n'avait plus de bornes, toute la ville était dans l'ivresse de la joie, aucune force humaine ne semblait capable de contenir l'effusion d'amour qui se préparait. Cependant Sa Sainteté crut que c'était assez. Et un simple désir suffit pour arrêter ces manifestations.

Voici la notification qui fut publiée dans l'après midi, et le soir une illumination paisible prouva au chef de l'Eglise qu'un simple désir du Souverain-Pontife sera toujours un commandement pour le peuple romain.

Et nunc reges intelligite, erudimini qui judicatis terram.

NOTIFICATION.

Sa Sainteté, vivement émue des démonstrations spontanées d'affection filiale dont Elle a été l'objet de la part des habitans de cette ville dans la soirée des deux jours précédens, ne peut que lui en témoigner sa pleine et entière reconnaissance. Toutefois comme la modération accroît le prix des plus belles choses, le Saint-Père désire maintenant qu'en mettant un terme à ces manifestations extraordinaires de sincère allégresse, le bon peuple de Rome, pour lequel les seuls desirs du Souverain-Pontife sont habituellement des ordres, lui donne en cette circonstance une nouvelle preuve de sa docilité.

De la secrétairerie d'Etat, le 19 juillet 1846.

Le sous-secrétaire, VINCENT SANTUCCI.

FRANCE.

— Nous lisons dans la *Quotidienne* :

« Plusieurs journaux annonçaient ce matin, les uns d'un ton lamentable, les autres avec courroux, qu'un grand scandale devait avoir lieu dans la matinée. M. le curé de Saint-Thomas d'Aquin, disaient-ils, avait obtenu du directeur du Musée d'artillerie la permission de construire un reposoir extérieur ; et ce prétre audacieux se préparait à faire sortir la procession de la Fête-Dieu en dehors de l'église. Le concordat allait être foulé aux pieds. Les tons d'intolérance et de fanatisme n'étaient pas loin. Le parti-prêtre relevait la tête. C'est le style de ces messieurs. Maintenant voici le fait.

« L'église Saint-Thomas d'Aquin et le Musée d'artillerie sont deux édifices contigus, et qui communiquent intérieurement. Au milieu des bâtimens du Musée, se trouve une cour assez vaste. Or, comme l'église Saint-Thomas d'Aquin ressemble, par ses dimensions, à une chapelle étroite beaucoup plus qu'à une paroisse, et se prête peu par conséquent aux évolutions d'un cortège, M. le curé avait demandé et obtenu l'autorisation d'élever un reposoir dans la cour intérieure du Musée d'artillerie. Grâce à cette précaution très-sage, l'emballement et le désordre ont été évités. Du reste, que les journalistes amis de la liberté des cultes qui ont sonné l'alarme d'une

façon si ridicule, se rassurent. La procession n'a pas foulé la voie publique, elle est demeurée captive dans cette enceinte secrète. L'église n'a fait monter qu'aux fidèles. Les chants des jeunes filles et des prêtres n'ont pas troublé les échos de nos rues profanes, et ne sont pas venus inviter les passans à se souvenir de Dieu. Toutes les défiances, toutes les jalousies, toutes les petites libérales ont été respectées ; et en vérité, le prétexte même n'a manqué de répéter ces vieilles déclamations qu'il faudrait ménager d'avantage, puisque certains esprits ne sont pas au-si las de s'en servir à tout propos que le bon sens public est fatigué de les entendre »

A ces réflexions aussi sages que modérées, nous ajouterons un seul fait historique. Sous l'empire, même durant les plus mauvais jours du despotisme impérial, la procession de Saint-Thomas-d'Aquin traversait ostensiblement la place qui aboutit au Musée d'artillerie. Ni Franchet, ni Fouché, d'ombrageuse mémoire en fait de police, ne s'alarmèrent de cet exercice patient de la piété et de la foi catholique. Serait-ce que M. Delessert, sous le régime constitutionnel, devra se montrer plus rigoureux que les mandataires impériaux ? Nous ne voulons pas supposer que c'est ici du puritanisme protestant.

Ami de la Religion.

— On nous écrit de Cherchell que Mgr. Dupuch, qui, depuis plusieurs jours, est dans cette ville, y a donné le 14 juin la communion à 14 jeunes filles, à un jeune garçon et à onze condamnés à la peine du boulet. Quatre de ces condamnés n'avaient pas encore fait leur première communion. Le digne curé de Cherchell, qui les instruisait patiemment depuis six mois, a été ainsi récompensé de ses soins pieux et consolans. On raconte que l'un de ces onze condamnés a porté les premiers secours à S. A. R. le duc d'Orléans lors de l'événement qui lui coûta la vie.

« Mgr. Dupuch a dû sembarquer la nuit suivante sur un bateau de pêcheur pour aller visiter les ruines de l'antique Tipaza, actuellement Tefesed, sise au pied du Chenouan, près du Tombeau de la Reine. Il se fait accompagner d'ouvriers munis de pioches pour faire, dans cette antique ville chrétienne, dont tous les habitans ont subi le martyre pour avoir refusé de sacrifier aux idoles, des fouilles qui amèneront sans doute quelques précieuses découvertes. »

Ami de la Religion.

NOUVELLES DIVERSES.

CANADA.

— Nous lisons ce qui suit dans une correspondance de Londres à la *Gazette* de Québec, en date du 3 août :

« Les changemens coloniaux qui devaient suivre la formation du nouveau ministère ne sont pas encore décidés. J'ai entendu dire qu'en toute probabilité, lord Cathcart sera rappelé du Canada. Son successeur, dit-on, ne sera pas un militaire.

Revue Canadienne.

— Le corps de la jeune fille, Mary-Ann Smalja, été retrouvé et le juré a rendu verdict de mort par accident.

Aurore.

— Le *Richelieu* est arrêté à Sorel. Un accident assez grave lui est arrivé entre St. Charles et St. Denis. On sait que la rivière Richelieu est assez peu profonde dans cet endroit et qu'il s'y trouve des batteries. Le vapeur aurait donc touché sur une batture et il se serait déclaré une voie d'eau : c'est ce qui a empêché le Bateau de faire son voyage régulier d'hier. *Idem.*

ANGLETERRE.

Terrible accident sur un chemin de fer en Angleterre.—Une collision épouvantable vient d'avoir lieu entre deux convois ; celui d'Ipswich, en retard de vingt minutes, et celui de Romfort. Il y avait à peine une minute que le convoi d'Ipswich s'était arrêté pour laisser descendre les voyageurs à la station de Stratford, lorsque le convoi de Romfort, ne comprenant pas les signaux ou ne les voyant pas s'est rû de toute sa vitesse sur le convoi stationnaire. Le spectacle de destruction qui s'est alors offert à la vue a été vraiment épouvantable ; ce n'était qu'un monceau de débris de wagons, de membres épars, de corps mutilés et sanglans, de têtes défigurées, de cadavres enfis... Trente à quarante personnes ont été blessées plus ou moins grièvement. On a envoyé chercher des voitures pour transporter les victimes à l'hôpital de Londres. Un chirurgien arrivé avec les voitures a prodigué ses soins aux blessés. Aussitôt que la nouvelle de la catastrophe s'est répandue, les rédacteurs des journaux se sont rendus auprès de M. Romey, secrétaire de la compagnie, qui a reçu ces messieurs avec la plus grande courtoisie (*with the greatest courtesy*). Il a dit qu'il donnerait tous les détails à la presse périodique, et il leur a communiqué les suivans.

M. Richardson, préposé à la station de Stratford dit qu'ayant entendu la cloche sonner pour prévenir de l'arrivée d'un convoi, il était sorti de son bureau, il a vu le convoi d'Ipswich s'arrêter, et les voyageurs sont immédiatement descendus (ceux qui s'an étaient à la station de Stratford) ; d'autres montèrent en voiture. Ceux-là allaient partir pour Londres. Tout-à-coup parut un autre convoi dont la vitesse n'est pas modérée en arrivant à Stratford. La collision a lieu ; trente à quarante personnes demeurent étendues sur les rangs ou à côté. Le conducteur du convoi de Romfort est arrêté ; il prétend que les signaux ont été faits de haut en bas au lieu d'être faits de bas en haut. Le préposé aux signaux soutient au contraire que les signaux ont été bien faits. Quatre personnes sont arrêtées comme pouvant avoir été les auteurs de l'événement, par suite de leur négligence.

HONGRIE.

— On écrit de Pesth (Hongrie.) le 23 juin :

« Un crime épouvantable vient d'être révélé à la justice. La dame Wierewsky, veuve d'un notable vient de notre capitale, avait l'habitude de se